

Les caprices d'un pionnier *Cave of Forgotten Dreams* de Werner Herzog

Bruno Dequen

Number 153, September 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65081ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dequen, B. (2011). Review of [Les caprices d'un pionnier / *Cave of Forgotten Dreams* de Werner Herzog]. *24 images*, (153), 71–71.

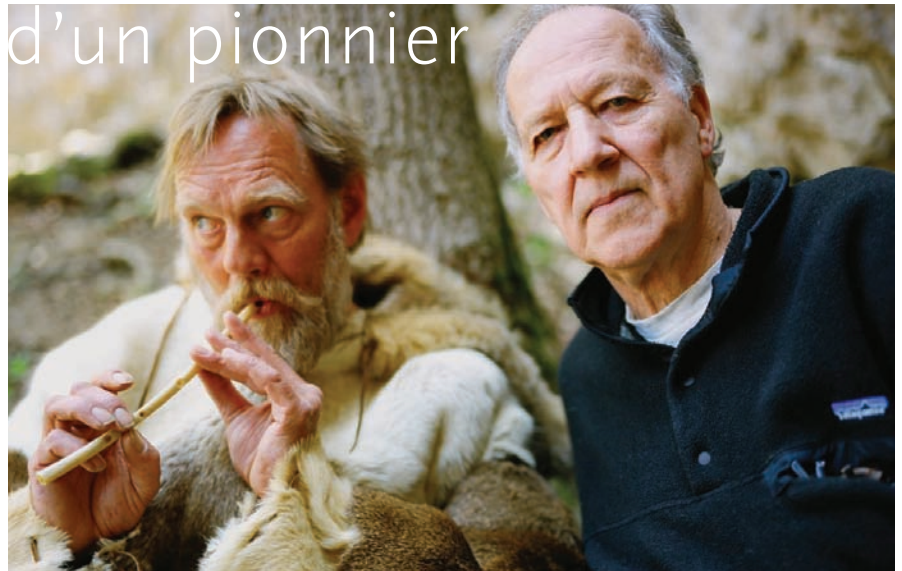
Les caprices d'un pionnier

par Bruno Dequen

Werner Herzog n'a jamais voulu être un cinéaste comme les autres. Alors que ses contemporains du nouveau cinéma allemand filmaient l'Allemagne ordinaire du début des années 1970, Herzog décida de partir en Amazonie pour tourner *Aguirre, la colère de Dieu* en 16 mm. Constamment à la recherche de nouveaux défis, chaque projet a toujours été pour lui l'occasion de vivre une aventure humaine exceptionnelle, et les anecdotes de ses tournages sont aussi intéressantes que les œuvres elles-mêmes (voir la création de *Fitzcarraldo*, magistralement documentée dans *Burden of Dreams*). Comme il n'a plus rien à prouver depuis longtemps, il se permet en outre de poursuivre une carrière résolument inclassable, passant allègrement du documentaire au film de fiction indépendant, de la science-fiction au film historique. On ne sait jamais où attendre le prochain Herzog. Malgré cette diversité, une chose demeure certaine : la sobriété et le minimalisme ne font pas partie de son univers. Herzog aime les émotions excessives, les personnages habités et la nature dans toute son intimidante splendeur. Amateurs d'introspection postmoderne, s'abstenir.

De ce point de vue, le projet d'un documentaire sur la grotte Chauvet, site unique découvert en 1994 dans l'Ardèche qui contient certaines des plus anciennes peintures rupestres, semblait être taillé sur mesure pour notre aventurier allemand. Site naturel d'exception, exclusivité des images (la grotte est fermée au public et seuls les scientifiques y ont accès) et difficultés évidentes de tournage (corridors étroits, temps de présence de l'équipe réduit à quelques heures et luminosité limitée à l'action de lampes de faible intensité) : toutes les conditions préalables à un bon Herzog étaient réunies. Pour ajouter un peu de piquant à cette nouvelle expédition qu'il devait considérer somme toute assez tranquille après son séjour en Antarctique pour *Encounters at the End of the World*, le cinéaste a même décidé de tourner son film en 3D.

À l'aune de ces éléments prometteurs, les premières séquences du film décoi-



vent. Alternant entrevues avec des scientifiques et scènes dans la grotte, le documentaire ressemble de prime abord à une œuvre de commande destinée aux musées. Certes, de nombreuses images sont superbes. Malgré les couleurs dénaturées que la 3D engendre, la sensation d'un espace palpable est fascinante, et la « visite virtuelle » est une réussite, même si son accomplissement est gâché par des images extérieures dont le relief est à la limite du supportable¹. Toutefois, mis à part la célèbre voix off du cinéaste, nous sommes en territoire anonyme. Or, lorsqu'on apprend peu après que le site est proposé pour figurer au Patrimoine mondial de l'UNESCO et que la France compte créer dans un avenir proche une reproduction de la grotte destinée au public, on finit même par se dire que Herzog n'a été qu'un outil de promotion et que son film lui a échappé.

Pendant la première partie du film, le point de vue si reconnaissable du cinéaste n'est ainsi présent que par fulgurances éparées, au moment de l'entrevue avec un jeune scientifique autrefois jongleur dans un cirque et depuis hanté en rêve par des visions de lions préhistoriques, ou encore de la rencontre, inutile et amusante, avec un ancien grand parfumeur qui a décidé de rechercher des grottes enfouies au moyen de son odorat, courts « moments herzogiens » perdus au sein d'une œuvre standardisée. C'est alors que le film, sans crier gare, bascule tranquillement hors de l'œuvre de commande. Les ruminations de Herzog sur les liens entre les peintures de

Chauvet et le mouvement au cinéma se multiplient. Des liens sont tissés entre la mythologie visuelle à l'œuvre dans cette grotte, d'autres sites en Europe et l'art moderne d'un Picasso, Herzog se désignant implicitement comme l'un des héritiers de ces artistes disparus. Tout est en place pour la grande finale. Soudainement, le film se présente comme un événement majeur, Herzog l'annonce solennellement : les images que l'on voit seront peut-être les dernières de cette grotte. Le commentaire disparaît pour laisser toute la place à la musique lyrique d'Ernst Reijseger. Avec leurs lampes, Herzog et son équipe jouent avec les parois de la grotte de la même manière que nos ancêtres avec leurs torches. On comprend à nouveau ce que le cinéaste était venu faire dans cette galère. L'un des derniers pionniers autoproclamés du cinéma, il devait être à l'origine de ces images uniques, tout comme il lui fallait être le seul à filmer les fonds marins de l'Antarctique. Cette franche ambition affirmée a toujours été touchante chez Herzog. Et encore une fois, on lui pardonne tout, puisqu'il nous rappelle que nous ne sommes pas seulement venus voir une œuvre filmique mais sa plus récente aventure. Et malgré lui, il a peut-être même réussi à créer un nouveau genre : le documentaire d'auteur pour entreprises d'État.

¹ Voir à ce sujet la critique de Marcel Jean sur le site de la revue : <http://www.revue24images.com/articles.php?article=1624>

Canada, États-Unis, France, Allemagne, Grande-Bretagne, 2010. Ré. : Werner Herzog. Ph. : Peter Zeitlinger. Mont. : Joe Bini et Maya Hawke. Avec : Herzog, Dominique Baffier et Jean Clottes. 90 minutes. Dist. : SVBIZ inc.